

prend forme sur des ombres d'êtres, autant hallucinés qu'improbables créatures « du néant ». Psychanalytiquement, les pères et mères pullulent dans cet univers marqué au sceau de l'inexplicable. On naît mais d'où ? De qui ? Pour qui ? Les questions fusent, absurdes et prégantes. Le livre mange sa boucle, retourne au néant de la création, après cent-dix-sept variations fantasques, irrationnelles et pourtant pressantes. **Philippe Leuckx**

**Michel Joiret, *Stella maris*, M.E.O.**

Comme dans ses romans précédents, Joiret relate dans « *Stella maris* » une quête du passé, dense et prégante. Son antihéros Damien, en deuil de son Hirondelle Adèle, revient sur les traces d'une enfance, à Ostende, quelque vingt ans plus tôt. Par un printemps froid, dans l'ombre du Carnaval cher à Ensor, Damien remet ses pas dans une ville connue, où il fut pensionnaire chez les Lasalliens et de laquelle son père Louis De Man disparut, étrangement, après l'assassinat de l'une de ses maîtresses. Le roman se nourrit de cette histoire familiale, tragique, du passé de la ville, soumise aux envahisseurs français, et du compagnonnage d'un frère Lasallien, Marc, qui entretient avec Damien une amitié fervente. La quête est douloureuse, insistante car, après le deuil, Damien veut renouer avec davantage de sérénité. Ostende est présente, par ses figures artistiques, ses cafés, ses hôtels, ses coutumes, et le personnage de Damien, en journaliste avisé, ne rate aucune occasion de faire de cette ville un condensé d'art et d'histoire. Écrit dans une langue précise et gourmande, le roman, construit sur un suspense familial attachant, se lit avec un réel désir d'en connaître plus sur ces mystères du passé. Le romancier réussit à entretenir le mystère jusqu'au dénouement. Voilà une belle histoire, personnelle et partageable. **Philippe Leuckx**

**Luisa Carnés, *Tea Rooms*, traduit de l'espagnol par Michelle Ortuno, éditions La Contre Allée**

Née en 1905 à Madrid dans une famille modeste, Luisa Carnés commence à travailler à l'âge de onze ans, d'abord dans une fabrique de chapeaux, ensuite dans une pâtisserie. Autodidacte, elle multiplie

les lectures et est embauchée comme dactylographe dans une maison d'édition. Lorsqu'elle fait faillite et qu'elle perd son emploi, elle travaille dans un salon de thé. C'est cette dernière expérience qui va inspirer le présent roman publié en Espagne en 1934. Cette année-là, elle devient journaliste. Féministe, Luisa Carnés est aussi membre du Parti communiste espagnol et, après la défaite républicaine, elle s'exile au Mexique en 1939 où elle finira ses jours en 1964. Ce roman, écrit à Madrid en 1932-1933, est souvent considéré comme le plus réussi de ses écrits. Il raconte le quotidien des employées d'un salon de thé madrilène à partir de la figure de Mathilde, le double de l'auteur, mais ne se contente pas de ce seul personnage, évoquant aussi les autres vendeuses, leur chef immédiat, le patron, les clients habituels, etc. Luisa Carnés le fait grâce à de brefs dialogues efficaces et réalistes et à des descriptions sèches et précises. La vie quotidienne du salon et les rapports entre employées et entre ces dernières et leur hiérarchie est bien décrite, reflétant la vacuité des heures perdues à (mal) gagner sa vie, des rapports humains souvent biaisés ou instrumentalisés par les besoins du salariat, l'arrivisme des unes, la naïveté des autres. Évoquant la majorité des serveuses dont l'horizon ne va pas, selon elle, au-delà des illusions de la religion, du rêve d'une « carrière » ou d'un éventuel mari et dont les rares colères sont sans conséquence, Luisa Carnés remarque que leur « expérience de la misère ne fait pas naître la réflexion ». Mais c'est pour mieux souligner la conscience de Mathilde, censée échapper à ces travers grâce à sa conscience politique – nous verrons plus loin ce qu'il en est. La monotonie des journées de travail n'est interrompue que par un mouvement de grève qui vient brièvement bouleverser les habitudes et les routines. Ou bien lors de disputes professionnelles ou amoureuses, vite refoulées selon le principe : les affaires sont les affaires. Ce roman rend bien compte du quotidien du salariat dans les services et de la subordination redoublée des femmes dans cette situation. Il pêche toutefois par la langue de bois de la romancière dès qu'elle délaisse la description factuelle pour défendre ses idées politiques. Ainsi, parlant avec une autre serveuse de la crise économique mondiale et des fermetures d'usines, Mathilde lui



rétorque que c'est le cas partout, sauf dans un pays : « Dans ce pays, au lieu de les fermer, ils ouvrent des usines et inaugurent de nouvelles industries chaque jour. Et les femmes ne vont pas durant des mois et des mois de tous côtés [...] pour chercher à gagner une bouchée de pain. Et les enfants ne meurent pas de faim et de froid dans la rue. Ce pays s'appelle la Russie. » Au-delà de ce bel exemple de langue de bois, il n'est sans doute pas inutile de rappeler que c'est justement au moment où Luisa Carnés écrivait son livre que sévissait en Ukraine une famine totalement artificielle provoquée par le Parti-État soviétique qui fit plusieurs millions de victimes innocentes. C'est tout le drame de ce type d'engagement de voir coexister simultanément une grande lucidité sur sa propre société et un aveuglement radical sur ce qui n'était qu'une tragique espérance fallacieuse. **Charles Jacquier**

### **Nicolas Rozier, *L'île batailleuse, Incursion***

Koenig déserte avant qu'une mutinerie n'éclate dans un commando de la légion étrangère en Afrique. Il rejoint l'Ouest de la France, où il est amené, par des rencontres successives, à s'associer à une étrange colonie de peintres qui ont fui leur mécène. Les éléments de vraisemblance s'effacent peu à peu ; on entre dans le décor d'une fiction traversée par les mythes construits autour des peintres qui orienteront la force brutale du héros vers la création artistique. Le monde labyrinthique et disloqué proposé par Nicolas Rozier est flouté, indéfinissable. On y voit émerger la périphérie d'une petite ville à l'abandon après des bouleversements dont on ne connaît pas la cause, la nature est à la fois tropicale et jaunissante. L'initiation artistique et la quête d'une esthétique nouvelle se déroulent dans un décor de Mad Max bocager, « une île inconnue des mappemondes où une colonie d'artistes à migré ». La recherche de ce qui se révélera plus qu'une esthétique se fait dans une ambiance de mystères. On songe à Conrad, *Au cœur des ténèbres*, aux films comme *Blue Velvet*, ou *Eyes wide shut*, voire, quand la question esthétique devient plus prégnante, à Tarkovski, sans que soit toutefois abordée la question métaphysique. On s'attend à un discours de la transgression qui pourrait être induit